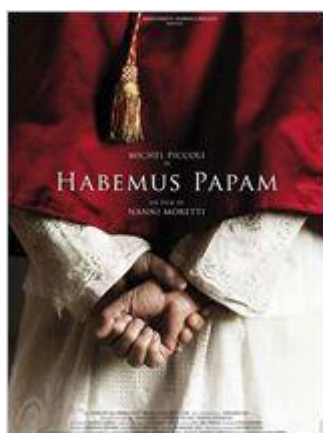


Des films

Gilles Fumey, Bertrand Pleven

7 octobre 2011

Habemus Papam (Nanni Moretti)/L'Apollonide (Bertrand Bonello) : Paris-Rome, insularités sacrées et profanes



C'est à un programme rossellinien que nous ont convié récemment les films de Nanni Moretti et de Bertrand Bonello dans une même tension fertile entre ouverture et fermeture qui questionne les choix de personnages en prise avec deux corsets spatiaux. En pénétrant les coulisses de l'élection du Pape qui met la curie au bord de la crise de nerf ou en franchissant les multiples sas ouvrant une maison close au crépuscule du XIXème siècle, ces deux œuvres renvoient au lieu, à des "moments de lieux". Pas n'importe lesquels et pas n'importe comment : par un involontaire chassé-croisé *Habemus Papam* envisage un haut lieu-le Vatican- par le bas, dans son quotidien et suspendu au doute d'un homme alors que *l'Apollonide* figure un bas-fond par le haut, comme un "lieu de l'esprit" [1]. D'un côté Michel Piccoli est un Pape touchant, de l'autre Hafsia Herzi, Céline Salette, ou encore [Adèle Haenel](#) sont des putains magnifiques. Au travers de ces figures de prisonnier(e)s plus ou moins volontaires, Moretti et Bonello rendent compte chacun à leur manière de la "réalité sensible et palpable qui surgit de la clôture" au sein de ces hétérotopies. Tous deux jouent, certes, de notre désir de voir ces lieux secrets, l'exotique de ces insularités urbaines. Pas vraiment de démarche voyeuriste pour autant, ni chez l'un, ni chez l'autre, mais deux films de regards qui mettent en scène ces lieux de l'interdit et de l'intérieur comme pour mieux poser la question de la liberté.

A nos espaces sociaux de plus en plus quadrillés et contrôlés, *Habemus Papam* oppose la fuite déambulatoire du Pape dans les rues de Rome du Trastevere aux ruines du Forum, d'un bar à une boulangerie, il ne sait plus où il en est, et dit "je ne sais plus où je suis". Cette mobilité dans l'archipel romain cher au réalisateur rappelle *Journal Intime* et contraste avec cette drôle d'assignation à résidence des cardinaux interprétant avec foi tous les signes permettant de croire à un retour à la normale... et à une sortie enfin possible. En attendant, ils tuent le temps à coup d'antidépresseurs et organisent un inattendu tournoi intercontinental de volleyball. Dehors, les fidèles et les télés attendent et tentent d'interpréter les signes, eux aussi.



Bertrand Bonello, lui, manie différemment le dehors et le dedans et n'en dit pas la même chose. L'Apollonide est fermée, la ville invisible. La seule sortie des filles est un déjeûner sur l'herbe et l'horizon du rachat des dettes par un client enamouré apparaît de toute façon chimérique. L'espace est contrôlé par la dame de maison, il est organisé par le désir et la domination des hommes riches usant de ce pouvoir qui donne " accès sans résistance à la libre disposition des corps, dans leur multiplicité, leur disparité, leur usage réservé " [2]. Critique et interrogeant la place du spectateur, le propos n'en est pas moins nostalgique, et ce ouvertement, quand le film oppose ce territoire révolu de la prostitution à la fois séquestrant et rassurant aux espaces sauvages de l'exploitation sexuelle dans les paysages sordides des abords de ville.

En dépit de ces différences, ces deux variations autour du thème de l'enfermement habitent des petits espaces, " creuset actifs d'attitudes sociales " [3], concentré d'idéologie et de rapport de forces pour mieux peser la liberté, la capacité d'hommes et de femmes à dire non. A travers les haies bien taillées du jardin du Vatican ou les miroirs transparents de la maison close, les personnages interrogent les rôles qu'ils jouent mais aussi le rôle des décors : en cela, les espaces, chez Bonello et Moretti, comme chez Rossellini, sont surtout des scènes politiques.

Bertrand Pleven

Habemus Papam est un film que l'on peut mettre aussi en miroir avec *Fellini Roma*. Pour les non-Italiens de notre planète, les deux films donnent une idée du caractère envahissant de la papauté dans tout esprit péninsulaire, toute la symbolique du pouvoir et de sa représentation ambiguë. " Envahissant " veut dire que pour les deux cinéastes, peu suspects d'affections papales, le seul moyen de se débarrasser de ces obsessions vaticanes est de les scénariser. En écho à la scène culte du défilé de mode ecclésiastique qui clôturé le film de Fellini, Moretti ouvre le sien par une procession des cardinaux se dirigeant vers la Sixtine. La distanciation se fait par la moquerie, et elle est d'autant plus cruelle qu'elle ouvre sur deux drames. L'autre partie du drame des deux films se joue dans la ville de Rome, une ville scénarisée comme un labyrinthe. Les motos chez Fellini comme le bus chez Moretti s'accordent à donner une unité au tissu urbain romain, un tissu complexe de recoins, d'ombres, de scènes de théâtre où se rejoue, à une autre échelle, la comédie humaine.

Habemus Papam comme *Fellini Roma* sont deux merveilleux films sur la liberté, sur l'acte de décider qui l'on est, qui l'on veut être. Le match de volley ball avec des équipes portant les continents à se mesurer par cardinaux interposés est un signifiant aussi fort par le jeu d'échelles que la salle de classe fellinienne où le sentiment d'enfermement est dissipé par le jeu des élèves. Qu'on veuille être pape (ou non), cinéaste, élève, cardinal, professeur, il faut toujours accepter la transformation de son espace vital, une mutation traumatisante que refuse le nouvel élu de Moretti tout comme le jeune Fellini devenu, plus tard, cinéaste.

Peut-être est-ce là le coût géosymbolique de Rome promue théâtre d'une religion à vocation universelle ? Rome où l'oppression des pouvoirs et des fonctions sur des lieux prestigieux se dilate dans le fatras urbanistique d'une ville où l'histoire a empilé des monuments devenus dérisoires. A l'heure des médias électroniques, la fumée qu'on ne sait plus interpréter tout comme le balcon du palais pontifical deviennent l'objet d'une farce et attrape qui échappe aux spectateurs de la place Saint-Pierre. La belle mécanique de l'élection s'enraye. Les lieux deviennent des décors d'une pièce qui ne se jouera plus là. Les Romains ont de quoi se faire du souci.

Gilles Fumey

1. " La maison close est un lieu de l'esprit " William Pesson, architecte et conseiller de Bertrand Bonello sur *l'Apollonide*, interview de Didier Péron dans Libération du 21 septembre.

2. Michelle Perrot évoquant les chambres closes du sexe dans Histoire de chambres, Editions du Seuil, 2009.

3. Le terme est repris de Guy Di Méo, *Les murs invisibles, Femmes, genre et géographie sociale*, Armand Colin Recherches, 2011. On lui emprunte aussi sa définition de lieu plus haut dans le texte.

A lire les compléments de Manouk Borzakian, sur son blog :

► <http://lemondedansobjectif.blogspot.com/2011/10/tous-les-chemins.html>

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net